

# Vie et mort d'un géant

Comme tous ses congénères, il était né de père et mère inconnus dans la forêt de Coumefroide (combe froide). Ces forêts qui ressemblent étrangement à des communautés humaines où plusieurs générations vivent ensemble, formant une société végétale solidaire, complémentaire, où nombre d'espèces cohabitent, chacune ayant son rôle, sa place sans concession aucune ; où les aînés protègent et aident les petits afin de perpétuer leur descendance et permettre ainsi la pérennité de ces grands espaces forestiers dominés, sur le plateau de Sault, par les résineux.

Ces forêts, qui ont leur propre vie et dont dépend en partie la nôtre, mériteraient, de la part de l'homme, une considération et un respect autres que ce qui lui sont accordés à ce jour !

Notre sapin, ayant grandi dans ce milieu rude et impitoyable, faisait partie de ceux qui avaient su se faire une place et, petit à petit, dominer leurs frères. Dur au mal, vigoureux, adapté aux aléas de chaque saison, il était devenu le plus grand, le plus fort ; on le voyait de loin, sa tête au-dessus de toutes les autres. Il avait eu beaucoup de chance ! Allez donc savoir pourquoi il avait, jusqu'à ce jour, miraculeusement échappé au « tail » de la hache ?

Les arbres ne possèdent ni extrait de naissance, ni livret de famille. Pour cette raison, on pouvait dire que, par sa stature, notre sapin était plus de deux fois centenaire. Malgré son grand âge, il fallait voir comme il était resté solide, le bougre ! Tant d'années exposé au caprice des saisons avaient fait de lui un indestructible géant. Ses aiguilles, torturées par la neige, le froid, le vent, le manque d'eau, formaient sur son nouveau squelette, une véritable carapace. Ses racines puisaient à plusieurs mètres de profondeur les réserves indispensables à son immense corps et établissaient un socle pouvant résister aux plus terribles tempêtes. Cinquante mètres de haut, cinq mètres de tour de taille, sa peau épaisse et rugueuse comme

le crépis d'une vieille muraille. Ses branches, un peu courbées par l'âge, s'étaient étalées sur quinze mètres autour de son tronc, formant une véritable toiture ; il pouvait pleuvoir cinq jours et cinq nuits avant que l'eau ne lui dégringole sur les pieds ! Le blanc lichen accroché et décorant la ramure faisait de lui un sapin de Noël tous les jours de l'année.

Quand les frimas de l'hiver enveloppaient la forêt et que la neige et le froid (les hivers d'antan) engourdisaient ses habitants, combien d'animaux, surtout les oiseaux, avait-il accueillis et protégés autour de son tronc, offrant gracieusement gîte et couvert, en attendant que veuille bien s'enfuir la mauvaise saison ?

Sa haute stature lui procurait l'avantage de pouvoir surveiller à plusieurs centaines de mètres autour de lui. Rien ne lui échappait. Malgré le nombre des années, il gardait l'esprit vif et n'avait en rien perdu le « babarot » (la mémoire). Combien de petits sapins avait-il vu naître, grandir et mourir dans cette belle forêt de Coumefroide, prélevés par la main assassine de l'homme ?

L'évolution des techniques d'abattage et de débardage l'interpellaient tout en le remplissant d'une grande colère. Dans un premier temps, coupés à la hache et tirés et débardés par les bœufs ; ensuite, abattus au passe-partout et toujours enlevés par les paires de bœufs. Comparées aux techniques actuelles, ces méthodes pouvaient paraître « douces » et raisonnées, les prélèvements étant judicieusement choisis, prenant en compte l'âge, l'état de santé et l'emplacement de l'arbre vis-à-vis de ses semblables ; les possibilités de l'abattre et de le débarder en causant le moins de dégâts possible à ses congénères, surtout au printemps, quand la sève montante rend les blessures plus grandes et difficiles à cicatriser. Même par tant de pluie, le passage des bœufs ne laissait que peu de traces sur le sol...

Dans les années cinquante et soixante, vint l'ère de la tronçonneuse et des gros tracteurs forestiers. Quelle révolution ! Quel dégât, quel vacarme dans le silence cotonneux et apaisant de la forêt ! Un bruit infernal prenait la place des commandements pondérés des bouviers encourageant les bœufs à fournir l'effort, dosé en fonction de la charge à traîner. Plus rien ni personne ne pouvait résister à cette force incontrôlable. Le massacre à la tronçonneuse et au tracteur forestier laissait des marques indélébiles au sein de la

communauté sapinière.

Notre sapin, malgré son imposante stature, frissonnait dès que ces engins ébranlaient la paix de la forêt. Pourtant, il lui restait encore à subir une étape supplémentaire dans l'escalade de la violence forestière dictée par l'ivresse de la mécanisation et l'irresponsabilité des hommes. Aujourd'hui, quels sont ces monstres articulés auxquels plus rien ne résiste, brisant tout sur leur passage, quels que soient la saison ou le temps, qui, d'un seul bras, saïssissent un arbre, le coupent à la base, le dépouillent, le tronçonnent et le déposent au sol, ceci aussi vite que le temps nécessaire pour l'écrire ? A ce jour, il est impossible pour le promeneur de traverser certaines zones de la forêt tant le terrain est défoncé et encombré de branchages. De véritables borbiers à y laisser les bottes ! Les « tires » et les chemins forestiers ne peuvent être pratiqués que par ces engins venus d'un autre monde, laissant derrière eux la désolation, englués dans des ornières d'un mètre de profondeur par endroits !

Du haut de ses cinquante mètres, le géant de Coumefroide pouvait apercevoir au loin les méfaits occasionnés par ces monstres. Les carrés de verdure matérialisant les plantations de résineux, conséquence de l'exode rural des années cinquante, disparaissaient tous les jours pour laisser place à des espaces complètement dévastés sans aucune trace végétale ; de vilaines cicatrices encombrées de tas de branchages, où plus rien ne repousserait pendant de longues années si ce n'est des ronces et des épineux servant d'abri aux troupes de sangliers de plus en plus nombreuses. A qui profitent ces abattages, appelés « coupes blanches », apparentés à un génocide forestier ? Certainement pas aux propriétaires des parcelles dévastées qui ne perçoivent qu'une modeste quote part des marges engendrées par cette sauvage exploitation destinée en grande partie à l'exportation !

Noël approchait. Notre sapin, la tête noyée dans la brume givrante d'un décembre particulièrement rigoureux, continuait néanmoins à observer tous les mouvements se déroulant cinquante mètres plus bas. Mais que se passait-il à ses pieds ? La présence de deux hommes (ce n'étaient pas les premiers qu'il voyait !) l'intriguait quelque peu par leur comportement. Un « picassou » (petite hache) à la main, ils tournaient autour de lui, s'appuyant à son tronc, les yeux levés comme pour le toiser. Tout à coup, l'un d'eux, d'un geste sec, frappa le tronc à l'aide de son « picassou », enlevant un lambeau de son épaisse

peau et, d'un revers de main, vint cogner dans la plaie avec l'envers de son outil. Pour un colosse comme lui, le coup de hache ne lui causa que peu de douleur, une simple égratignure ! Il ne pouvait savoir que les deux lettres (AF) tatouées à l'aide du marteau sur son tronc venaient de signer sa condamnation à mort. Quelques semaines plus tard, la sentence fut exécutée.

Les arbres ne savent pas se plaindre et encore moins pleurer (du moins à la perception des hommes). Notre roi de la forêt mourut comme il avait vécu, digne, fier et courageux comme un soldat de l'ancienne armée. Quand la tronçonneuse, autour de lui, rongea sa vieille peau, pas une seule de ses noueuses et longues branches ne trembla. Avec son bruit infernal, la tronçonneuse continuait son œuvre, couvrant la chanson du cers dans la cime de l'arbre. Dans un vacarme épouvantable, d'un seul coup, il s'allongea, en traînant dans sa chute mortelle quelques-uns de ses semblables qu'il avait protégés et aidés à grandir. Aux alentours, la terre trembla et la forêt résonna d'une sourde colère ! La tronçonneuse s'arrêta. Sur Coumefroide, un silence de mort plana... Allongé dans un linceul de verdure, même mort, il n'avait rien perdu de sa superbe stature. Pour honorer le mort, comme il est de coutume, quelques mètres plus loin, une fauvette se mit à chanter un refrain que seul notre sapin aurait pu comprendre car les hommes, assoiffés de profit, ne savent faire que prendre !

C'est ainsi que, pour une poignée d'euros, s'envolèrent en quelques minutes deux cents ans d'histoire, de vie et de culture de nos belles forêts du pays de Sault.

Quelques mois plus tard, au hasard de mes ballades, je traversai la forêt de Coumefroide. Je fus fort étonné et reconnu à peine les lieux du « sacrilège ». Le départ de ce géant avait laissé un vide, une trouée béante au sein de la futaie et seuls la souche de deux mètres de diamètre, des restes de branches brisées et séchées attestaient de sa présence antérieure. Autour de cette souche où avait trôné et régné le monarque pendant plus de deux siècles, une multitude de petits sapins se disputaient déjà l'espace laissé vacant par le défunt aïeul. Nul doute que l'un d'entre eux se battra à son tour afin d'assurer la succession, à moins que ne l'empêche la main de l'homme. Comme quoi la vie et la mort ne sont qu'un éternel recommencement...

